

## Le Piano-Canada

REVUE MENSUELLE

J. R. BRODEUR..... Directeur-Gérant  
 J. H. PRUINE..... Rédacteur en Chef  
 PAUL DUVAL..... Secrétaire-Rédacteur

Deuxième Année ..... No. 3  
 20 avril 1894.

## SOMMAIRE :

## MUSIQUE

PIANO : La Fille du Tambour-Major d'Offenbach.  
 CHANT : La Moisson de Baisers de H. Albertini.

## TEXTE :

Conseils d'un Vieux Professeur. — La Musique. —  
 Impressions d'Enfance — Revue Musicale. —  
 Mozart "Mendiant." — Nouvelles Diverses. —  
 Nécrologie.

## Conseils d'un vieux professeur

C'est dès le début qu'il faut donner aux enfants le goût d'un travail correct et consciencieux. Pour atteindre ce but, la première condition est de faire aimer l'étude, de la rendre agréable, attrayante.

Les parents qui, pour se conformer à l'usage, à la mode du jour, font donner des leçons de musique à leurs enfants, ont en général, la faiblesse de croire qu'un professeur médiocre, le premier musicien venu, est toujours suffisant pour commencer un élève. Nous pensons, au contraire, qu'il faut des connaissances très variées, une éducation musicale très complète, pour faire un bon professeur élémentaire. Les artistes modestes qui vouent leur existence et consacrent leurs talents, leur savoir, leur expérience, à ces premiers enseignements, ont droit à la reconnaissance des parents et aussi à nos remerciements, car l'enseignement supérieur n'est fécond en résultats que si la base des études premières a été solidement établie ; trop souvent c'est le contraire qui a lieu ; on nous charge de perfectionner une exécution dont les éléments sont vicieux.

L'esprit de méthode, l'unité de principes, une théorie claire, bien à la portée des jeunes intelligences que l'on dirige, une juste progression dans les études, le savoir, l'expérience, la patience, le dévouement, enfin le don communicatif, sont les principales qualités d'un professeur élémentaire.

Les femmes, en général, par la douceur de leur caractère, leur persuasive bonté, l'adresse délicate qu'elles mettent à gagner l'affection de leurs élèves, ont presque toujours un avantage marqué dans l'enseignement primaire. Il faut en effet une abnégation toute féminine pour répéter mille fois les mêmes observations sans arriver graduellement à l'impatience. Or, ce qui importe surtout près des enfants, c'est que les leçons soient prises avec plaisir, et données de même. Sans cela le découragement, l'ennui, l'aversion même de l'étude, s'emparent vite de ces frêles natures, et l'art d'agrément devient alors un supplice journalier autant pour le maître que pour l'élève.

Je sais bien qu'on cite plusieurs éducatrices d'artistes célèbres faites avec la plus

grande sévérité, à grands renforts de démonstrations plus ou moins *frappantes*. Ce mode exceptionnel d'enseignement nous paraît une monstrueuse excentricité, et nous avouons qu'il faut une vocation bien tenace, ou une soumission angélique à la double volonté du maître et des parents, pour accepter cette brutale gymnastique. Nous n'entendons pourtant pas donner aux élèves un brevet d'insouciance, de paresse, et laisser aux professeurs la tâche ingrate d'apprendre, quand même à des enfants inattentifs et de mauvais vouloir, mais nous pensons qu'il faut avant tout chercher à gagner le cœur des élèves, et leur inspirer le sentiment du travail par l'*émulation*, l'*amour-propre* ; qu'il faut savoir enfin obtenir par un encouragement ou un reproche adressé à propos, le désir de bien faire et de contenter un maître affectionné.

Dans les premiers mois de leurs études de piano et de solfège, les enfants ne doivent jamais travailler seuls, qu'il s'agisse de la lecture ou des exercices élémentaires. Les défauts à éviter sont si nombreux, les qualités indispensables à acquérir si importantes et si précieuses pour les progrès à venir, que l'attention la plus scrupuleuse de l'élève serait insuffisante sans les observations patientes et douces, les encouragements répétés soit de la mère, soit de l'institutrice ou du répétiteur choisi par le professeur spécial.

Les leçons auront lieu autant que possible tous les jours ou du moins trois fois par semaine. Le répétiteur assistera aux exercices et notera les observations du professeur, sans jamais intervenir pour commenter, discuter ou atténuer les fautes de l'élève, mais en suivant avec une rigoureuse exactitude le plan tracé, la méthode in liquidée par le professeur.

JEAN.

## LA MUSIQUE

## A MON AMI CHARLES GOUNOD

Partout où la musique chante ;  
 Oiseau céleste aux ailes d'or,  
 Partout la musique m'enchanté ;  
 Mais loin de la cité bruyante  
 Elle me charme plus encor.

Le soleil répond au génie,  
 La nature répond à l'art.  
 Les bois disent leur symphonie ;  
 Et des cieux la voix infinie  
 S'unit à la voix de Mozart.

Pendant qu'au dehors la fauvette,  
 Avec le merle et le pinson,  
 Jettent au vent leur chansonnette,  
 Entre le barbier et Ninette  
 Rossini chante à la maison.

Au dehors, la nuit est sereine  
 Tout repose : mais au-dedans,  
 Beethoven les regards ardents,  
 Ouvre sa poitrine et déchaine  
 Les orages dont elle est pleine.

Tandis que ton cor enchanté,  
 O Weber du sombre royaume,  
 Evoque un monde épouvanté,  
 Haydn, le sublime bonhomme,  
 Verse à flots la sérénité,

Ainsi, dans l'espace d'un jour,  
 Toutes les œuvres du génie.  
 Sous mon toit chantent tour à tour  
 Et je rends grâce au dieu d'amour  
 De qui découle l'harmonie.

## IMPRESSIONS D'ENFANCE

C'était un mois de janvier de l'année 1892.

Dans l'admirable troupe musicale qui défrayait, à cette époque, les représentations du Théâtre-Italien, brillaient, les noms demeurés illustres des Malibran, des Grisi, des Rubini, des Lablache, des Tamburini, et une foule d'autres, concourant à un ensemble d'exécution tel qu'il s'en rencontre rarement au théâtre.

J'avais alors treize ans et demi : je faisais mes études au lycée Saint-Louis, et j'avais eu l'honneur (car l'enfance a le sien) de faire parti du fameux banquet scolaire qu'on nomme la Sainte-Charlemagne, honneur qui entraînait un de ces congés de surrogation appelés, en termes de collège, des *sorties de faveur*.

J'aimais passionnément la musique, et ma mère, qui savait bien que nulle récompense de mon travail ne pourrait me causer plus de joie que celle-là, m'annonça quelle me conduirait, le soir même, entendre *Don Juan* aux Italiens.

Ce fut pour moi un tel tressaillement de bonheur que j'en perdis le boire et le manger. Ce que voyant, ma mère me dit : " Tu sais que, si tu ne manges pas, tu n'iras pas au théâtre ! " Devant une pareille menace, j'aurais englouti héroïquement tout ce qu'on aurait voulu.

Je dinai donc avec une obéissance exemplaire, et nous voilà partis, ma mère et moi, pour la Terre promise ! Il me sembla que j'allais pénétrer dans un sanctuaire.

En effet, à peine étions-nous entrés dans la salle, que je me sentis enveloppé d'une sorte de terreur sacrée, comme à l'approche de quelque mystère imposant et redoutable ; j'éprouvais, tout ensemble, dans une émotion confuse et jusqu'alors inconnue, le désir et la crainte de ce qui allait se passer devant moi.

Nous étions dans une loge du quatrième étage ; les modiques ressources de ma mère, qui travaillait pour subvenir à l'éducation de ses enfants, n'avaient pas permis à prétendre à des places plus coûteuses ; mais, comme nous étions arrivés de bonne heure, nous fûmes placés sur le devant de la loge, à titre de premiers occupants.

Il fallut donc attendre assez longtemps avant que le spectacle commençât, mais le temps ne me durait pas ; cette salle de théâtre, ce lustre, tout cet appareil grandiose, était déjà pour moi un éblouissement.

Enfin, on frappe les trois coups sacramentels ; le chef d'orchestre lève son archet, un religieux silence règne dans la salle et l'ouverture commence.

Je renonce à décrire ce que je ressentis dès